

« Chernobyl », la série qui réveille les consciences

<https://journal.lesoir.be/...> – Le 15 juin 2019

Rarement série télé aura fait parler autant d'elle avant sa diffusion intégrale. Et dans le cas de la Belgique, sa diffusion tout court. Chernobyl. Le décor est planté. La mini-série proposée depuis quelques semaines par le producteur américain HBO relate la pire catastrophe nucléaire de l'histoire d'une manière glaçante, certes, mais surtout éclairante. Éclairante parce qu'elle réveille les consciences. « Les gens commencent à le comprendre. La série a le mérite d'avoir réveillé cette conscience et de parler du sujet avec un langage moderne. » Ces mots, c'est Svetlana Alexievitch qui les prononce.

L'auteure qui a inspiré la série a visité Tchernobyl pour la première fois quatre mois après la catastrophe nucléaire d'avril 1986. « Tout semblait comme avant, mais ça ne l'était pas : on ne pouvait rien toucher, on ne pouvait ni se baigner ni cueillir des fleurs. J'ai tout de suite compris que le monde était en train de changer. » Dans le silence général, la journaliste biélorusse, Prix Nobel de littérature, a recueilli les voix des protagonistes de cette tragédie dévastatrice : la peur des mères des ouvriers de la centrale et la souffrance des soldats chargés d'assainir le territoire.

Trente ans après, le livre *La Supplication – Tchernobyl*, chronique du monde après l'apocalypse, publié en russe en 1997 et traduit en français deux ans plus tard, est donc le fil rouge de cette série télé dont on dit déjà qu'elle sera à coup sûr la meilleure de 2019. « Quand j'ai signé le contrat avec les producteurs américains, j'avais des doutes sur le résultat », reconnaît Svetlana Alexievitch. « Mais ils ont su capturer l'essence de mon livre. Ils ont réussi à montrer la future Apocalypse et à nous faire réfléchir sur les dangers encourus par l'humanité. »

Cela écrit, tout le monde ne voit pas la série du même œil. Alors que les relations entre la Russie et les pays occidentaux sont au plus bas depuis la fin de la guerre froide, certains voient dans Chernobyl une critique injustifiée du régime soviétique et, en creux, une attaque contre le pouvoir actuel. Le journal populaire *Argumenty i Fakty* a d'ailleurs critiqué un « mensonge brillamment tourné » divisant le peuple soviétique, entre des « bourreaux sanguinaires et des victimes innocentes ».

Svetlana Alexievitch « L'humanité est un papillon destiné à disparaître d'un instant à l'autre »

ROSALBA CASTELLETTI

« Quand j'ai signé le contrat avec les producteurs américains, j'avais des doutes sur le résultat », reconnaît Svetlana Alexievitch. « Mais ils ont su capturer l'essence de mon livre. Ils ont réussi à montrer la future Apocalypse et à faire réfléchir sur les dangers encourus par l'humanité. » HBO

La Biélorusse Svetlana Alexievitch, Nobel de littérature, est l'auteure du livre sur Tchernobyl qui a inspiré la série attendue le 29 juillet sur Be tv. « L'environnement est la guerre du futur. Et personne n'y échappera, nulle part », affirme-t-elle.

Entretien

Svetlana Alexievitch a visité Tchernobyl pour la première fois quatre mois après la catastrophe nucléaire d'avril 1986. « Tout semblait comme avant, mais ça ne l'était pas : on ne

pouvait rien toucher, on ne pouvait ni se baigner ni cueillir des fleurs. J'ai tout de suite compris que le monde était en train de changer. » Dans le silence général, la journaliste et auteure biélorusse, Prix Nobel de littérature en 2015, a recueilli les voix des protagonistes de cette tragédie dévastatrice : la peur des mères des ouvriers de la centrale et la souffrance des soldats chargés d'assainir le territoire.

Trente ans après les faits, le livre *La Supplication – Tchernobyl*, chronique du monde après l'apocalypse, publié en russe en 1997 et traduit depuis en français, a inspiré à HBO la minisérie télévisée qui est attendue le 29 juillet sur Be tv, après avoir rencontré un succès phénoménal aux États-Unis. « Quand j'ai signé le contrat avec les producteurs américains, j'avais des doutes sur le résultat », reconnaît Svetlana Alexievitch, au téléphone depuis Minsk. « Mais ils ont su capturer l'essence de mon livre. Ils ont réussi à montrer la future Apocalypse et à nous faire réfléchir sur les dangers encourus par l'humanité. »

D'après vous, quelles sont les raisons du succès de la série télé ?

La conscience environnementale qui se construit aujourd'hui. Nous sommes témoins des changements qui touchent la nature et le climat. Nous sommes conscients que nous ne parvenons pas toujours à contrôler les technologies dont nous disposons. Nous ne savons même pas combien de temps dureront les effets de l'explosion de Tchernobyl : certains parlent de dizaines d'années, d'autres de centaines. Les gens commencent à le comprendre. La série a le mérite d'avoir réveillé cette conscience et de parler du sujet avec un langage moderne.

Dans votre livre, vous écrivez que « vous enregistrez le futur ». Ce qui s'est passé à Tchernobyl s'est répété à Fukushima. Une catastrophe de ce genre pourrait-elle à nouveau se produire ?

C'est évident. Le progrès technologique va dans cette direction. Nous sommes encerclés par les machines. Elles écrivent aujourd'hui des poèmes et battent les plus grands champions aux échecs. Que se passerait-il en cas d'imprévu ? Il a suffi d'une force supérieure comme un tsunami pour balayer toutes les conquêtes d'une civilisation avancée comme celle du Japon. Aujourd'hui, le progrès est une espèce de guerre : une guerre contre la nature et contre l'être humain. Tchernobyl est une guerre actuelle : les guerres du futur seront toutes ainsi. Et personne, nulle part, n'échappera à une guerre comme celle-là.

Vous aimez vous définir comme une « historienne des sentiments ». Avez-vous eu du mal à recueillir des témoignages sur le désastre ?

La recherche a été particulièrement fastidieuse, car j'ai entendu de nombreuses personnes et je n'avais aucun point de référence. Pour la première fois de l'histoire, nous avons assisté à une tentative d'Apocalypse. Ni les scientifiques ni la population n'étaient prêts. Nous nous trouvons dans un vide. Voilà pourquoi, dans un pays athée, les églises se sont remplies. Tous m'ont dit : « Nous sommes des boîtes noires. Nous enregistrons des informations pour toute l'humanité. » J'ai dû formuler une nouvelle conception du monde et non me contenter de réunir une foule de données terribles. Les bureaucrates, le KGB ne sont pas au centre de l'histoire de Tchernobyl. L'essence de cette catastrophe, c'est que nous avons été relégués dans un espace totalement nouveau. Et les créateurs de la série ont réussi à la capturer.

En Russie, on ne parle presque jamais de Tchernobyl. Pourquoi existe-t-il un tel vide autour du désastre ?

Avant tout parce que notre élite culturelle ne l'a jamais compris dans son ensemble. Vladimir Poutine est un

politicien du passé qui vit avec des catégories du passé. Par exemple, il s'imagine continuellement qu'il fait face à des ennemis qui doivent être éliminés. Alors que le véritable ennemi est tout autre. Quand je suis allée à Tchernobyl pour la première fois, j'ai été frappée par le fait que tout semblait comme avant, mais ne l'était pas. Le monde avait changé subitement.

Votre livre reprend toutes les contradictions de l'Homo soviéticus. Dans quelle mesure ce dernier a-t-il contribué à l'aggravation des effets du désastre ?

Le système soviétique se fondait sur une mentalité esclavagiste et militaire, sur la subordination. Cela n'a fait que freiner la prise de décisions vitales. Et la série a parfaitement réussi à montrer cette « verticale du mensonge ».

Le régime s'est-il jamais remis de la perte de crédibilité causée par la catastrophe ?

Il ne s'en est jamais remis. Il s'est brisé et c'est tout. La catastrophe de Tchernobyl et la défaite en Afghanistan ont porté au régime un coup décisif qui a entraîné la chute de l'URSS.

Certains voient dans le réacteur une métaphore de l'URSS, dépassée et vouée à l'implosion. Vous êtes d'accord ?

Il est faux de penser que la catastrophe de Tchernobyl est uniquement liée à l'URSS. Il faut la voir dans une perspective plus large. C'est un risque pour notre civilisation, pour l'humanité entière.

Tchernobyl est une tragédie qui a touché trois pays postsoviétiques, la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie. Comment les villes de Moscou, Kiev et Minsk abordent-elles la catastrophe aujourd'hui ?

L'Ukraine est une démocratie. Ce n'est certes pas la démocratie idéale, mais c'est une démocratie, comme l'ont démontré les récentes élections présidentielles. Sur place, on parle librement du désastre de Tchernobyl, on essaie d'aider les gens, on procède à des études et des recherches. En Russie et en Biélorussie, deux pays autoritaires, c'est un tabou. Un jour, en Biélorussie, on nous a distribué des dosimètres pour mesurer la radioactivité, mais comme nous vivons près de Tchernobyl, ils sonnaient en continu. L'idée a donc fini par être abandonnée, afin de ne pas semer la terreur. On vit comme ça.

En Russie, la série télé a suscité de nombreuses polémiques. Certains éditorialistes ont dit qu'il s'agissait du produit de conspirations étrangères ou d'une tentative de discréditation de la société nucléaire Rosatom. Quant à la chaîne NTV, elle a même annoncé qu'elle lancerait une série entièrement russe. Pourquoi tant de tapage ?

Le principal slogan de la Russie d'aujourd'hui est « nous sommes encerclés, tout le monde nous veut du mal ». En réalité, le monde craint « l'ours russe » qui, jusqu'il y a peu, aspirait encore à être accueilli par le monde, mais n'a pas réussi. Les tentatives de défense de l'URSS sont dues à un sentiment de frustration : les richesses du pays sont conservées dans les banques occidentales alors que la population affronte la crise.

Le comité Nobel a qualifié votre écriture de « polyphonique » : une symphonie de vies ordinaires, comme celle du pompier Vasilij Ignatenko et de sa femme Ljudmila, qui apparaissent également dans la série. Etes-vous encore en contact avec les protagonistes de votre livre ?

Beaucoup sont morts ou se sont installés ailleurs. J'ai revu les Ignatenko plusieurs fois, mais cela fait un moment que je n'ai pas eu de leurs nouvelles.

La série télé met l'accent sur les exploits de ceux qui ont tenté

d'atténuer les effets de l'explosion au péril de leur vie. Pourquoi, alors qu'elle célèbre les soldats tombés à la Seconde Guerre mondiale, la Russie ne célèbre-t-elle pas ces héros ?

Peu importe qui sont ces personnes. Ce qui compte, c'est que l'humanité ait compris qu'elle n'était qu'une espèce biologique, une sorte de papillon destiné à disparaître d'un instant à l'autre. En Russie, aucune idée globale n'est en mesure de consolider la société, si ce n'est la victoire de la Grande Guerre patriotique. Les pertes furent énormes. Ce fut une victoire à la Pyrrhus et c'est pour ça qu'elle est embellie. Mais aussi parce que c'est le paravent idéal pour dissimuler l'horreur du goulag. L'autre problème, c'est que le pays n'a aucune idée d'avenir, la militarisation est donc devenue une sorte d'idée nationale.

Pour son créateur Craig Muzin, « Chernobyl » est une série sur le « prix des mensonges ». D'après vous, quelle est la plus grande leçon que l'on peut tirer de ce désastre ?

Il faut s'interroger sur les dangers auxquels fait face l'humanité. Voilà la plus grande leçon.

—
Svetlana Alexievitch

La supplication : Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse

Éditions J'ai lu. Première parution en 1997. [Info](#).